

LES PARADOXES
DE M. POND

Gilbert Keith Chesterton

LES PARADOXES
DE M. POND

*Traduit de l'anglais et annoté
par Monique Silberstein*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

*La bibliothèque de Dimitri se veut un hommage
au travail éditorial de Vladimir Dimitrijević (1934-2011),
fondateur des Éditions L'Âge d'Homme.*



Logo de la collection: *Le Passeur*,
dessin réalisé par Vladimir Dimitrijević en 1974

Titre original
The Paradoxes of Mr. Pond (1936)

© 1985 Éditions L'Âge d'Homme,
2023 Éditions Noir sur Blanc pour la traduction française

ISBN: 978-2-88250-869-0

LES TROIS CAVALIERS DE L'APOCALYPSE

En dépit d'une courtoisie banale et d'une dignité pimpante, M. Pond¹ produisait sur moi un effet étrange et parfois glaçant. Peut-être cette impression se fondait-elle sur des souvenirs d'enfance, et sur la vague association verbale que suggérait son nom. Fonctionnaire du gouvernement, c'était un vieil ami de mon père, et sans doute mon imagination juvénile avait-elle confusément assimilé le nom de M. Pond à l'étang du jardin. En y songeant, je le revois étonnamment pareil à l'étang du jardin. Si tranquille en général, si soigné dans sa mise, il réfléchissait d'ordinaire la terre, le ciel et l'air du temps en une image pour ainsi dire miroitante. Et pourtant je savais que l'étang du jardin recelait des phénomènes étranges. Une fois sur cent, un jour ou deux dans toute l'année, ses eaux changeaient singulièrement d'aspect ; leur plate sérénité était troublée par une ombre furtive, un éclair : un poisson, une grenouille, ou quelque créature plus grotesque apparaissait à fleur d'eau. Or je savais qu'en M. Pond aussi se cachaient des monstres – monstres peuplant son esprit, qui montaient à la surface un instant pour sombrer de nouveau. Ils prenaient la forme de remarques monstrueuses émaillant ses propos aussi modérés que rationnels. Certains craignaient que Pond fût soudain devenu fou au fil de son discours le

1. *Pond*: « étang » en anglais.

plus sensé. Force leur était pourtant de reconnaître qu'il avait soudain recouvré la raison.

Cette vision absurde hantait possiblement mon imagination d'enfant par le fait que parfois M. Pond lui-même évoquait vaguement un poisson. Ses manières étaient non seulement parfaitement polies, mais encore scrupuleusement conventionnelles: tous ses gestes étaient conventionnels, à l'exception d'une occasionnelle habitude de tirer sur sa barbe en pointe; ce geste s'imposait apparemment surtout quand il se voyait enfin contraint au sérieux après l'une de ses surprenantes autant que hasardeuses déclarations. Il plongeait alors dans le lointain des yeux écarquillés en tirant sur sa barbe, ce qui entrouvrait comiquement sa bouche... bouche de marionnette dont le postiche camouflerait le fil. Ce curieux mouvement de bouche muet rappelait effectivement le lent gargarisme du poisson. Cette parenthèse ne durait que quelques secondes, le temps nécessaire, je suppose, pour ingurgiter la proposition malvenue d'expliquer ce que diable il avait voulu dire.

Un jour, il discutait très posément avec Sir Hubert Wotton, le diplomate bien connu. Tous deux étaient assis dans notre jardin sous de grands parasols rayés de couleurs gaies, contemplant l'étang que je lui avais méchamment associé. La conversation roulait sur une partie du monde que l'un et l'autre connaissaient bien, lorsqu'en Europe occidentale presque tous en ignoraient même l'existence: ils évoquaient les vastes plaines marécageuses s'étendant entre la Poméranie, la Pologne, la Russie et le reste, tout droit, pour autant que je sache, jusqu'aux déserts de Sibérie. Et M. Pond de rappeler que pour traverser cette région de marais très profonds ponctués de trous d'eau et de rivières paresseuses ne court qu'une seule route érigée sur une digue aux flancs escarpés, un chemin rectiligne relativement sûr pour le piéton ordinaire, mais à peine assez large pour deux cavaliers avançant de front. C'est ainsi que commença le récit.

L'aventure eut lieu il n'y a pas si longtemps. Les cavaliers étaient alors utilisés bien plus souvent qu'aujourd'hui, déjà moins pourtant comme combattants que comme messagers. Mentionnons seulement que faisait rage l'une des nombreuses guerres qui dévastèrent cette partie du monde – pour autant qu'on puisse dévaster pareille désolation. Inéluctablement, le système prussien faisait pression sur la nation polonaise. Mais est-il utile d'exposer ici l'aspect politique de l'histoire, ou d'en discuter les torts et les raisons? Considérons, plus légèrement, que M. Pond divertissait l'assistance par une énigme.

– Vous vous souvenez sans doute de l'écho que rencontrait le poète de Cracovie Paul Petrowski, qui s'illustra par deux faits pour le moins périlleux à cette époque: quitter Cracovie pour aller vivre à Poznań, et essayer d'être patriote en même temps que poète. Sa ville d'adoption, alors aux mains de l'occupant, était située juste à l'extrémité orientale de la longue route en remblai, et le commandant prussien avait bien sûr pris soin de tenir la tête de ce pont solitaire sur cette mer de marais. Dans ce but, un camp avait été établi à l'extrémité occidentale de la route. Le célèbre maréchal von Grock était alors commandant en chef, or il se trouve que son ancien régiment de hussards blancs, toujours son préféré, était posté au début de la longue route. Évidemment, tout était tiré à quatre épingles, jusqu'au dernier détail des merveilleux uniformes blancs rayés d'un boudrier couleur de flamme – le récit se déroule en effet peu avant que les tenues couleur de terre ne se généralisent pour tous les uniformes du monde. N'y voyez pas un reproche, mais je juge quelquefois plus beau le temps passé des couleurs héraldiques que notre ère de camouflages née avec l'histoire naturelle, le culte des caméléons et des coléoptères. Quoi qu'il en soit, ce loufoque régiment de cavalerie prussien portait encore son propre uniforme. Et, vous le verrez, cet élément contribua également au fiasco. Non pas que ce fût une simple question d'uniforme, c'était plutôt une question d'uniformité.

Toute l'histoire a mal tourné parce que la discipline était trop parfaite. Les soldats de Grock lui obéirent trop bien, c'est pourquoi il ne put tout simplement mener à bien ce qu'il voulait.

– C'est un paradoxe, je suppose, soupira Wotton. Bien entendu, voilà qui est très intelligent, et *tutti quanti*. Mais en réalité, c'est un total non-sens, n'est-ce pas? Oh, je sais, on soutient en général que l'armée allemande est trop disciplinée. Une armée ne saurait cependant être trop disciplinée.

– Je ne parle pas en général, se récria Pond. Je parle en particulier, de ce cas particulier. Grock a échoué parce que ses soldats lui ont obéi. Naturellement, si *l'un* de ses soldats lui avait obéi, ce n'eût pas été si mal. Mais *deux* de ses soldats lui obéissant, le malheureux n'avait vraiment aucune chance.

Wotton partit d'un rire guttural.

– Je suis heureux d'entendre votre nouvelle théorie militaire. Vous permettriez à un seul soldat par régiment d'obéir aux ordres. Lors deux soldats prussiens obéissant aux ordres vous semblent pousser un peu trop loin la discipline prussienne.

– Je ne professe aucune théorie militaire. Je décris un fait militaire, répondit placidement M. Pond. C'est un fait militaire que Grock a échoué parce que deux de ses soldats lui ont obéi. C'est un fait militaire qu'il eût pu réussir si l'un des deux avait désobéi. Libre à vous d'en tirer après coup toutes les théories que vous voudrez.

– Je suis peu amateur de théories moi-même, rétorqua Wotton non sans raideur, comme piqué par un léger affront.

Sur ces entrefaites parut, traversant à grands pas la pelouse constellée de soleil, la stature imposante et avantageuse du capitaine Gahagan, ami et admirateur fort incongru du petit M. Pond. À la boutonnière, il portait une fleur flamboyante, sur sa chevelure rousse un haut-de-forme gris légèrement incliné; il marchait avec une suffisance sortie tout droit de l'ancien temps des dandys et des duellistes, bien qu'il fût relativement jeune. Tant que sa silhouette haute et carrée

se profilait à contre-jour, c'était l'incarnation de l'arrogance. Lorsqu'il s'approcha et s'assit le visage face au soleil, l'impression se vit brusquement démentie par des yeux bruns très doux, empreints de tristesse et même d'une ombre d'anxiété.

Interrompant son monologue, M. Pond se confondit en excuses :

– Je crains d'être trop bavard, à mon habitude. À vrai dire, je parlais de Petrowski, ce poète qui manqua être exécuté à Poznań, il y a quelques années déjà. Les autorités militaires du lieu hésitaient et s'apprêtaient à le relâcher, faute d'ordres directs du maréchal von Grock ou de plus haut encore. Toutefois il se trouve que celui-ci tenait à faire mourir le poète, il envoya donc des ordres pour le faire exécuter le soir même. Puis une lettre de grâce partit pour le sauver ; mais comme l'homme chargé de la grâce périt en route, le prisonnier fut finalement libéré.

– Mais comme..., répéta Wotton mécaniquement.

– ... l'homme chargé de la *grâce*..., renchérit Gahagan avec un brin d'ironie.

– ... périt en route, marmonna Wotton.

– En conséquence, naturellement, le prisonnier fut libéré, claironna allègrement Gahagan. Tout cela est clair comme le jour. Racontez-nous encore une de vos histoires, grand-père !

– C'est une histoire parfaitement véridique, protesta Pond, et elle s'est passée exactement selon mon compte rendu. Ce n'est pas un paradoxe ni rien de tel. Seulement, bien sûr, il faut connaître l'intrigue pour en pénétrer toute la simplicité.

– Oui, acquiesça Gahagan, je pense qu'il me faudra connaître l'intrigue pour en pénétrer toute la simplicité.

– Vous feriez mieux de nous raconter cet épisode, et qu'on en finisse, lâcha Wotton sèchement.



Paul Petrowski était l'un de ces idéalistes qui ont une importance prodigieuse dans la politique réaliste. Son pouvoir résidait dans le fait que, poète national, il faisait une carrière de chanteur international. Il possédait en effet une voix mélodieuse et puissante, qui lui permettait d'interpréter ses propres chants patriotiques dans la plupart des salles de concert mondiales. Dans son pays, il était évidemment le flambeau et l'étendard des espoirs révolutionnaires, en particulier en ce temps où ce genre de crise internationale voit disparaître les politiciens pratiques cédant la place à des hommes soit plus soit moins pratiques qu'eux. Car l'idéaliste authentique et le vrai réaliste ont au moins en commun l'amour de l'action. Or le politicien pratique prospère en soulevant des objections pratiques à toute action. Ce que fait l'idéaliste est parfois irréalisable, ce que fait l'homme d'action est parfois peu scrupuleux ; mais en aucun cas l'homme ne peut gagner une réputation en n'agissant pas. Il est singulier que ces deux figures extrêmes se soient retrouvées aux deux extrémités de cette route traversant les marais – à un bout le poète polonais prisonnier dans la ville, à l'autre le commandant de camp prussien.

Car le maréchal von Grock était un Prussien pur sang, non seulement totalement pratique, mais totalement prosaïque. N'ayant jamais lu le moindre vers, il n'était pas idiot cependant. Il possédait le sens des réalités qui est le propre des soldats, ce qui l'empêchait de tomber dans l'égarement stupide du politicien pratique. Il ne méprisait pas les visions, se contentant de les haïr. Il savait qu'un poète ou un prophète peuvent être aussi dangereux qu'une armée. Il était résolu à la mort du poète. C'était son seul hommage à la poésie, et il était sincère.

Pour l'heure, il était attablé sous sa tente ; le casque à pointe qu'il portait toujours en public était posé devant lui ; et sa tête massive semblait toute chauve, bien qu'elle fût seulement tondue. Son visage, rasé d'aussi près, n'avait d'autre voile qu'une paire de lunettes aux verres fort épais, qui à elle

seule conférait un air énigmatique à sa lourde face affaissée. Il se tourna vers le lieutenant qui se tenait là, un Allemand de l'espèce à cheveux pâles et tête de pudding, dont les yeux bleus en boutons de bottine erraient dans la vague.

– Lieutenant von Hocheimer, vous avez bien annoncé l'arrivée de Son Altesse au camp pour ce soir ?

– Dix-neuf heures quarante-cinq, maréchal, lança le lieutenant, peu disert, tel un grand animal embarrassé par l'usage de la parole appris depuis peu.

– Alors il est tout juste temps, fit Grock, de vous faire partir avec cet ordre d'exécution avant son arrivée. Nous devons servir Son Altesse en tout point, mais particulièrement en lui évitant des ennuis superflus. Elle sera assez occupée avec la revue des troupes ; veillez à ce que tout soit à disposition de Son Altesse. Elle repartira une heure plus tard vers le prochain avant-poste.

Le grand lieutenant parut s'animer un peu et esquissa un salut indécis.

– Bien sûr, maréchal, nous devons tous obéir à Son Altesse.

– J'ai dit que nous devons tous servir Son Altesse, reprit le maréchal.

D'un mouvement inhabituellement vif, il retira ses lunettes et les jeta sur la table. Si les yeux bleu pâle du lieutenant avaient pu discerner quelque chose de ce genre, ou si même, l'ayant vu, ils avaient pu réagir, ils se seraient sûrement arrondis devant la transformation opérée par ce geste. Comme si on avait mis bas un masque de fer. Un instant plus tôt, le maréchal von Grock ressemblait singulièrement à un rhinocéros, avec ses bajoues cuirassées et ses mâchoires épaisses. Maintenant se dévoilait un monstre d'une nature nouvelle : un rhinocéros aux yeux d'aigle. L'éclat froid de ses yeux usés eût révélé à quiconque qu'il portait en lui autre chose qu'une simple lourdeur, qu'il y avait en lui une part d'acier et non seulement de fer. Car tous les hommes sont mus par un esprit, fût-ce un esprit mauvais, ou un esprit si étrange

au commun des chrétiens qu'on a peine à savoir s'il est bon ou mauvais.

– J'ai dit que nous devons tous servir Son Altesse, répéta Grock. Je vais m'exprimer plus clairement: nous devons tous sauver Son Altesse. N'est-ce pas assez pour nos rois d'être nos dieux? N'est-ce pas assez pour eux d'être servis et sauvés? C'est à nous qu'incombent le service et le salut.

Le maréchal von Grock parlait et même pensait rarement selon l'idée de gens plus théoriciens. Et l'on découvrira en général que les hommes de son espèce, quand il leur arrive de penser tout haut, préfèrent de loin parler au chien. Ils déploient d'ailleurs un goût protecteur à user devant le chien de grands mots et d'arguments élaborés. Il serait injuste de comparer le lieutenant von Hocheimer à un chien. Ce serait injuste pour le chien, créature infiniment plus sensible et plus éveillée. Il serait plus juste de dire que Grock, dans l'un de ses rares instants de réflexion, sentait son aisance et son assurance afferemies par le sentiment de méditer à voix haute devant une vache ou un chou.

– Maintes et maintes fois, dans l'histoire de notre maison royale, le serviteur a sauvé le maître, poursuivit Grock. Souvent il n'a reçu pour salaire que des coups, en tout cas du monde extérieur, qui soutient toujours le sentimentalisme contre l'efficacité et la puissance. Mais nous fûmes efficaces et puissants. On maudit Bismarck d'avoir trompé jusqu'à son propre maître au sujet de la dépêche d'Ems, son maître lui doit pourtant la domination du monde. Paris prise, l'Autriche détrônée, nous étions en sécurité. Ce soir, Paul Petrowski sera mort, et nous serons de nouveau en sécurité. C'est pourquoi je vous envoie sur-le-champ porter son arrêt de mort. Vous comprenez qu'il s'agit de l'ordre d'exécution immédiate de Paul Petrowski – et que vous devez rester sur place pour le voir accompli?

Le lieutenant muet salua; cela, il pouvait fort bien le comprendre. Après tout, il possédait certaines qualités propres au

chien : aussi courageux qu'un dogue, il pouvait se montrer fidèle jusqu'à la mort.

– Mettez-vous en selle et partez immédiatement, continua Grock. Assurez-vous que rien ne vous retarde ou ne vous fasse échouer. Je sais pertinemment qu'en l'absence d'un message, ce fou d'Arnheim libérera Petrowski ce soir. Faites au plus vite.

Le lieutenant salua encore et sortit dans la nuit. Puis, enfourchant l'un des magnifiques chevaux blancs qui rehaussaient la splendeur de ce splendide corps d'armée, il entreprit de suivre la haute route étroite longeant l'arête de la digue, qui formait presque un mur surplombant l'horizon assombri, les dessins incertains et les couleurs passées de ces vastes marécages.

Alors que s'estompaient sur la digue les derniers échos de la cavalcade, Grock se leva, mit son casque et ses lunettes puis s'en vint à la porte de sa tente, attiré par d'autres bruits. En grande tenue, les chefs de son état-major s'approchaient déjà; on entendait tout au long des rangs plus éloignés les saluts militaires et les ordres lancés. Son Altesse le prince était arrivée.



Son Altesse le prince offrait un certain contraste, extérieurement au moins, avec les hommes qui l'entouraient; et même, sur d'autres points, il constituait dans son univers une forme d'exception. Il portait un casque à pointe noir aux reflets d'acier bleu, celui d'un autre régiment. Mi-incongru, mi-conforme à quelque imaginaire désuet parmi tous ces Prussiens rasés, il assortissait ce casque d'une longue barbe sombre et flottante. En écho à la longue barbe sombre et flottante, il portait une longue cape sombre et flottante, sur le bleu de laquelle étincelait une étoile du plus haut ordre royal; et sous la cape bleue, il était vêtu d'un uniforme noir. Bien qu'aussi allemand que quiconque, il était un Allemand d'espèce très différente, et quelque chose dans son visage

fier mais rêveur confirmait la légende selon laquelle la seule véritable passion de sa vie était la musique.

D'ailleurs, dans son mécontentement, Grock avait tendance à lier à cette lointaine excentricité le fait à ses yeux hautement irritant et exaspérant que le prince n'en vint pas immédiatement à la revue proprement dite et à la réception par les troupes, déjà étirées en une parade labyrinthique selon l'étiquette militaire de leur nation; au contraire, il empoigna aussitôt impatiemment le sujet que Grock eût par-dessus tout voulu éviter: celui de cet infernal Polonais, de sa popularité et du péril où il se trouvait – le prince avait entendu certains de ses airs dans diverses salles de concert européennes.

– Parler d'exécuter un tel homme est folie, dit le prince en fronçant les sourcils sous son casque noir. Il ne s'agit pas d'un Polonais ordinaire. Il s'agit d'une institution européenne. Il serait pleuré, divinisé par nos alliés, nos amis et même par nos compatriotes. Voulez-vous devenir la ménade qui tua Orphée?

– Votre Altesse, fit le maréchal, il serait pleuré, du moins serait-il mort. Il serait divinisé, mais non moins enterré. Quoi qu'il puisse vouloir faire, il ne le ferait pas. Quoi qu'il fasse aujourd'hui, il ne le ferait plus. La mort est le fait entre tous les faits; or je suis très attaché aux faits.

– Ne savez-vous rien du monde? demanda le prince.

– Je ne me soucie pas du monde, répondit Grock, au-delà du dernier poste noir et blanc de notre patrie.

– Dieu du ciel, s'écria Son Altesse, vous auriez pendu Goethe pour une querelle avec la cour de Weimar!

– Pour la sécurité de votre maison royale, répartit Grock, sans une seconde d'hésitation.

Il y eut un bref silence, et le prince jeta soudain:

– Qu'est-ce que cela signifie?

– Cela signifie que je n'ai pas éprouvé la moindre hésitation, répondit le maréchal posément. J'ai déjà envoyé personnellement des ordres pour l'exécution de Petrowski.

Le prince se dressa tel un grand aigle ténébreux, les pans de sa cape se déployèrent en amples ailes; et tous surent qu'une colère passant les mots l'avait changé en homme d'action. Il ne parla même pas à Grock; par-delà le maréchal, il interpella vivement le commandant en second, le général von Voglen, un officier trapu à tête carrée qui s'était tenu au second plan, aussi immobile qu'un roc.

– Qui possède le meilleur cheval dans votre division de cavalerie, général? Quel est le meilleur cavalier?

– Arnold von Schacht possède un cheval qui gagnerait des courses, répondit promptement le général. Et il le monte aussi bien qu'un jockey. Il appartient aux hussards blancs.

– Très bien, dit le prince sur le même ton inusité. Qu'il poursuive tout de suite le porteur de ce message insensé et qu'il l'arrête. Je lui en donne l'autorité, je pense que le distingué maréchal ne me la contestera pas. Apportez-moi une plume et de l'encre.

Dégageant sa cape, il s'assit, tandis qu'on lui apportait le nécessaire. Vigoureusement il écrivit et parapha l'ordre qui, annulant tout autre message, ordonnait la grâce et la libération du Polonais Petrowski.



Ensuite, dans un silence de mort où le vieux Grock garda le regard ferme d'une idole de pierre préhistorique, il sortit de la pièce dans un tourbillon, faisant virevolter sabre et manteau. Il montrait une telle fureur que personne n'osa lui rappeler la revue des troupes. Quant à Arnold von Schacht, vif jeune homme aux cheveux bouclés qui avec une allure d'adolescent arborait pourtant plus d'une médaille sur son uniforme blanc de hussard, il claqua les talons et reçut du prince le document plié; après quoi il partit à grands pas, sauta sur sa monture et fila sur la haute route étroite telle une flèche d'argent, ou une étoile filante.

Lentement, calmement, le vieux maréchal revint à sa tente ; lentement, calmement, il retira son casque à pointe et ses lunettes, les posa sur la table où ils se trouvaient auparavant. Puis il appela un planton posté devant la tente, le mandant d'aller immédiatement chercher le sergent Schwartz, des hussards blancs.

Une minute plus tard, un homme sec et farouche se présenta devant le maréchal, une longue balafre en travers de la mâchoire, le teint tanné pour un Allemand, à moins que sa clarté eût été altérée par des années de fumée, de tempêtes et de mauvais temps. Il salua et se figea au port d'armes, alors que le maréchal levait lentement les yeux sur lui. Et si profond que fût l'abîme entre le maréchal impérial, ayant des généraux sous ses ordres, et cet officier meurtri et sans pouvoir, il est vrai que de tous les personnages qui parlèrent au cours de cette histoire, ceux-là seuls se virent et se comprirent sans une parole.

– Sergent, dit sèchement le maréchal, je vous ai déjà vu deux fois. Une fois, sauf erreur, quand devant toute l'armée vous avez remporté le prix de tir à la carabine.

Le sergent salua sans mot dire.

– Et la seconde fois, poursuivit Grock, quand vous étiez interrogé pour avoir abattu cette satanée vieillarde qui refusait de nous renseigner sur une embuscade. Cet incident provoqua des commentaires considérables en son temps, jusque dans nos rangs. Une influence, néanmoins, joua en votre faveur. La mienne.

Le sergent salua encore, et resta muet. Le maréchal reprit d'un ton égal, et avec une étonnante franchise :

– Son Altesse le prince a été méinformé et abusé sur un point essentiel à sa sauvegarde personnelle autant qu'à celle de la patrie. Victime de cette erreur, il a envoyé inconsidérément une lettre de grâce au Polonais Petrowski, qui doit être exécuté ce soir. Je répète : qui doit être exécuté ce soir. Vous devez aussitôt poursuivre Schacht, qui transporte la lettre, et l'arrêter.

– Je ne peux guère espérer le rattraper, maréchal, fit le sergent Schwartz. Il a le cheval le plus rapide du régiment et en est de plus le meilleur cavalier.

– Je ne vous ai pas demandé de le rattraper. Je vous ai demandé de l'arrêter, répliqua Grock.

Puis, plus lentement :

– Un homme peut souvent être arrêté ou rappelé par différents signaux, par un appel ou une détonation.

Sa voix se fit plus lente encore, mais il continua d'un trait :

– Un coup de carabine pourrait attirer son attention.

Le sombre sergent salua pour la troisième fois ; sa bouche sinistre resta close de nouveau.

– La face du monde est changée non par ce qu'on dit, ce qu'on blâme ou qu'on loue, mais par ce qu'on fait. Le monde ne revient jamais sur ce qui est fait. En ce moment, la mort d'un homme est une chose qui doit être faite.

Il plongea soudain sur l'autre ses étincelants yeux d'acier, ajoutant :

– Je songe à Petrowski, bien sûr.

Le sergent Schwartz dévoila un sourire plus sinistre encore ; puis lui aussi, soulevant un pan de la tente, sortit dans l'obscurité, se mit en selle et partit.

Le dernier des trois cavaliers était moins que les premiers susceptible de laisser courir son imagination sur cette équipée. Mais étant humain lui aussi, bien qu'imparfaitement, il ne put manquer de ressentir, en une telle course et par une telle nuit, l'oppression de ce paysage inhumain. Pendant qu'il chevauchait sur cette unique crête abrupte, quelque chose se déployait à l'infini autour de lui, mille fois plus inhumain que l'océan. Car l'homme ne pouvait y nager, y naviguer, en faire rien d'humain ; il ne pouvait que s'y noyer, à peu près sans résistance. Le sergent sentait confusément la présence de quelque limon primitif, ni solide, ni liquide, ni doté d'aucune forme, et il percevait sa présence derrière les formes de toute chose.

Il était athée, comme le sont des milliers d'Allemands du Nord obtus autant qu'intelligents. Il n'était pas cependant de ces païens plus heureux qui peuvent voir dans le progrès humain un épanouissement naturel du cosmos. L'univers à ses yeux n'était pas un champ où espèces animales et végétales évoluent, se développent et fructifient; ce n'était qu'un gouffre où toutes choses vivantes sombreraient à jamais dans un trou sans fond. Et cette pensée le durcit en vue des étranges devoirs qu'il aurait à accomplir en un monde si haïssable. Les taches vert-de-gris d'une flore rabougrie, évoquant d'en haut une carte géographique, semblaient illustrer plutôt une maladie qu'une évolution, et les mares enfermées dans les terres semblaient contenir du poison plutôt que de l'eau. Il se souvint de quelque tapage humanitaire sur l'empoisonnement des étangs.

Mais les réflexions du sergent, comme c'est généralement le cas chez les personnes peu enclines à la réflexion, se fondaient sur une tension subconsciente de ses nerfs et de son intelligence pratique. En vérité, la route rectiligne lui apparaissait non seulement triste, mais encore interminablement longue. Il n'aurait jamais cru pouvoir galoper si longtemps sans entrevoir au loin l'homme qu'il poursuivait. Schacht devait vraiment posséder un cheval extraordinairement rapide pour avoir déjà pris tant d'avance, car après tout ils n'étaient pas partis tellement avant lui, quelle que fût leur allure. Ainsi qu'il l'avait annoncé, Schwartz n'espérait guère le rattraper, mais un sens très réaliste des distances en question lui avait dit qu'il devait très bientôt l'apercevoir. Puis, à l'instant même où le désespoir commençait à poindre et à se répandre obscurément sur le paysage désolé, il le vit enfin.

Un point blanc apparut loin devant, galopant furieusement, qui, peu à peu, lentement, s'agrandit en une silhouette blanche. Il s'agrandit ainsi parce que Schwartz aussi se lança dans un galop furieux. La forme s'agrandit assez pour qu'on pût distinguer vaguement en travers de l'uniforme blanc le baudrier orange qui caractérisait le régiment des hussards.

Le vainqueur du prix de tir avait déjà atteint le centre blanc de cibles plus petites.

Il arma sa carabine ; sur les marais silencieux, le choc d'un bruit insolite ébranla le gibier d'eau à des kilomètres à la ronde. Le sergent Schwartz ne s'en préoccupait pas. Ce qui l'intéressait, c'était de voir là-bas la silhouette blanche auparavant dressée se recroqueviller, s'altérer, comme si l'homme s'était soudain déformé. Celui-ci se courba sur sa selle tel un bossu. L'œil et la longue expérience de Schwartz l'assurèrent qu'il avait touché le corps de sa victime, et il fut presque sûr d'avoir atteint le cœur. Puis il abattit le cheval d'un second coup de feu ; toute la figure équestre donna de la bande, bascula, glissa, et dans un éclair blanc disparut dans le noir marécage en contrebas.

Le sergent d'esprit pratique fut certain d'avoir mené à bien sa mission. Les hommes d'esprit pratique en son genre sont communément très précis dans leurs actes ; c'est pourquoi ils se trompent souvent complètement sur leurs actes. Il avait outragé la camaraderie qui est l'âme des armées, tué un vaillant officier dans l'exercice de son devoir ; il avait trompé, défié son souverain, et commis un vulgaire assassinat sans même l'excuse d'une querelle personnelle ; mais il avait obéi à son supérieur et par là contribué à l'élimination d'un Polonais. Pour l'instant, ces deux derniers faits accaparaient son esprit, tandis qu'il s'en revenait, pensif, faire son rapport au maréchal von Grock. Il ne doutait pas d'avoir accompli sa mission. Le porteur de la lettre de grâce était mort, sans l'ombre d'un doute ; et même si par miracle il n'était que mourant, comment, avec un cheval mort ou mourant, arriverait-il en ville à temps pour empêcher l'exécution ? Non, décidément, la raison autant que la prudence commandaient de revenir sous l'aile de son protecteur, auteur de ce projet désespéré. De toutes ses forces, le sergent s'en remit à la puissance du grand maréchal.

Réellement, le grand maréchal eut cette grandeur-là qu'après le forfait monstrueux qu'il avait commis ou

provoqué il dédaigna de montrer la moindre crainte d'affronter la situation sur place, il n'évita pas le contact avec son homme de main. Environ une heure plus tard, en effet, lui et le sergent chevauchèrent ensemble sur la digue jusqu'en un certain lieu où le maréchal mit pied à terre, donnant l'ordre à l'autre de continuer sa course. Le sergent devait se rendre au bout de la route, vérifier si tout était calme en ville après l'exécution, ou rendre compte de tout danger né du ressentiment populaire.

– Est-ce donc ici, maréchal? demanda le sergent à voix basse. Je croyais que c'était plus loin; mais il faut reconnaître que cette route infernale semblait s'étirer comme un cauchemar.

– C'est ici, répondit Grock, et, sautant lourdement de la selle, il s'avança jusqu'au bord du long parapet pour regarder en bas.

La lune s'était levée sur les marais; gagnant en splendeur, elle était montée sur les eaux sombres et la mousse verte. Dans le plus proche bosquet de roseaux, au pied du talus, gisait, ruine radieuse et lumineuse, tout ce qui restait d'un superbe cheval blanc, d'un cavalier blanc de son ancienne brigade. Son identité n'était pas douteuse: la lune faisait une auréole des boucles blondes du jeune Arnold, le second cavalier qui portait la lettre de grâce; le même clair de lune faisait scintiller non seulement le baudrier et les boutons, mais aussi les médailles gagnées par le jeune soldat, ses galons et les insignes de son grade. Dans un halo de lumière aussi enchanteur, il eût presque pu porter l'armure blanche de Galaad. Quel contraste terrible que celui de cette figure de grâce et de jeunesse chue opposée à la silhouette chancelante et grotesque qui la surplombait. Grock avait de nouveau retiré son casque; et bien que ce geste fût peut-être la vague réminiscence d'un certain respect mortuaire, l'effet visible en fut de faire luire d'un éclat de pierre sous la lune l'étrange tête chauve et le cou de pachyderme, qui évoquaient le cou et la tête chauve de quelque monstre de

l'âge de pierre. Rops ou quelque autre graveur du fantastique noir allemand eût pu imaginer pareille scène : une bête colossale, aussi inhumaine qu'un coléoptère, toisant les ailes fracassées et l'armure blanche et or de quelque champion défait du Chérubin.

Grock ne fit aucune prière, il n'exprima aucune pitié ; obscurément, son âme était émue pourtant, comme même le vaste marais ténébreux peut l'être quelquefois ainsi qu'une chose vivante ; et ressentant pour la première fois une vague oppression d'origine mystérieuse, il tenta de formuler sa seule foi pour la confronter à l'inflexible univers et à la lune qui les dévisageait.

Après comme avant l'acte, la Volonté allemande est une. Ne peuvent l'altérer ni les changements ni le temps, alors qu'est vulnérable la volonté de ceux-là qui se repentent. Elle se tient hors du temps tel un objet de pierre, regardant avenir et passé avec le même visage.

Le silence qui suivit se prolongea assez pour flatter sa froide vanité en faisant peser le poids d'un présage ; comme si une statue avait parlé dans une vallée de silence. Mais celui-ci fut de nouveau troublé par de lointains claquements de sabots. Un instant plus tard parut le sergent, lancé au galop le long de la digue ; sous l'éclat de la lune, son visage sombre et balafré n'était plus seulement sinistre mais terrifiant.

– Maréchal ! – Il salua avec une étrange raideur. – J'ai vu Petrowski le Polonais !

– Ne l'ont-ils pas enterré encore ? interrogea le maréchal, les yeux toujours baissés et l'esprit absent.

– S'ils l'ont enterré, répondit Schwartz, il a fait rouler la pierre et s'est levé d'entre les morts.

Son regard restait fixé devant lui sur la lune et les marais ; mais à vrai dire, bien que nullement visionnaire de nature, il ne distinguait rien, gardant devant les yeux l'apparition de tout à l'heure. Et de fait, il avait vu Paul Petrowski vivant, descendant d'un pas alerte jusqu'au début de la digue l'avenue principale brillamment illuminée de cette ville polonaise.

Pas moyen de se tromper sur cette mince silhouette – les cheveux au vent et la barbiche à la française – reproduite dans tant d’albums privés et de magazines illustrés. Derrière lui, il avait vu cette ville polonaise pavoisée de drapeaux, de brandons, une population débordant de ferveur fêtant son défenseur triomphant, moins hostile peut-être au gouvernement qu’en temps normal, puisqu’elle célébrait la libération de son héros populaire.

– Prétendras-tu, s’exclama Grock sur un ton soudain strident, qu’ils ont osé le relâcher au mépris de mon message?

Schwartz salua encore et reprit :

– Ils l’avaient déjà relâché et n’ont reçu aucun message.

– Me demandes-tu de croire, au vu de tout ceci, qu’aucun messager n’est arrivé de notre camp?

– Aucun messenger, confirma le sergent.

Il y eut un silence plus long encore, puis Grock demanda d’une voix rauque :

– Au nom du ciel, que s’est-il passé? Peux-tu imaginer une explication à tout cela?

– J’ai vu quelque chose, fit le sergent, qui sans doute explique tout.



Arrivé à ce point de l’histoire, M. Pond marqua un temps, montrant une irritante absence d’expression.

– Bon, lança Gahagan impatientement, et connaissez-vous une explication à tout cela?

– Ma foi, je crois que oui, répondit M. Pond humblement. Voyez-vous, je dus résoudre le problème moi-même, quand le rapport arriva dans mon service. Tout est vraiment venu d’un excès d’obéissance prussienne. La cause en est aussi l’excès d’une autre faiblesse prussienne : le mépris. Or de toutes les passions qui aveuglent, fourvoient les hommes et les rendent fous, la pire est la plus froide, le mépris.

« Grock avait parlé trop à l'aise devant la vache, bien trop complaisamment devant le chou. Il méprisait les imbéciles au sein même de son propre état-major et traitait Hocheimer, le premier messenger, en meuble simplement sur son air idiot. Cependant, le lieutenant n'était pas aussi idiot qu'il y paraissait. Il avait également saisi ce que voulait le grand maréchal, tout aussi bien que le sergent cynique coutumier toute sa vie de ce genre de sales besognes. De plus, il avait compris la singulière morale du maréchal : un acte est irréfutable, même quand il est indéfendable. Il savait que son commandant voulait uniquement le corps de Petrowski. Qu'il le voulait à tout prix, au prix de quelque trahison de prince, quelque destruction de soldats que ce fût. Et lorsqu'il entendit derrière lui un cavalier plus rapide, galopant pour le rattraper, il sut aussi bien que Grock en personne que le nouveau messenger portait la grâce du prince. Schacht, ce tout jeune mais si vaillant officier, véritable incarnation de cette tradition allemande plus généreuse qui fut trop négligée dans ce récit, fut digne du hasard qui en fit le héraut d'une vision plus noble. Il arriva avec la célérité de cette cavalerie qui en Europe a supplanté jusqu'aux prouesses de la chevalerie, appelant l'autre d'une voix de stentor, lui intimant l'ordre de s'arrêter pour faire demi-tour. Et Hocheimer obéit. Il s'arrêta, tira sur ses rênes, se tourna sur sa selle ; mais sa main tenait sa carabine braquée comme un pistolet, et il abattit le garçon d'une balle entre les yeux.

« Puis il se rétablit en selle et reprit sa cavalcade, portant l'ordre d'exécution du Polonais. Derrière lui, cheval et cavalier avaient basculé par-dessus le parapet de la digue, en sorte que la route était vide. Et le long de cette route déserte peinait à son tour le troisième messenger, s'étonnant de la longueur interminable de sa course ; jusqu'à ce qu'il vît enfin l'uniforme clairement reconnaissable d'un hussard – étoile blanche disparaissant au loin –, et lui aussi tira. Seulement il ne tua pas le second messenger, mais le premier.

« C'est pourquoi nul messenger n'arriva à la ville polonaise ce soir-là. C'est pourquoi le prisonnier sortit vivant de sa prison. Eh bien, pensez-vous que je me trompais tout à fait en affirmant que Grock avait deux serviteurs fidèles, et que c'était un de trop?

LE CRIME DU CAPITAINE GAHAGAN

Il faut admettre que certains considéraient M. Pond comme un raseur. Non qu'il fût fat; simplement, son faible pour les longs discours, né de ses goûts littéraires démodés, en faisait inconsciemment l'héritier du style de Gibbon, Butler ou Burke¹. Même ses paradoxes n'étaient pas de ceux qu'on peut dire brillants, et la critique, pour fustiger souvent la volonté d'éclat, ne pouvait ici trouver prise. Ainsi, dans le présent cas, quand M. Pond affirme (évoquant, je le précise à regret, la majorité du sexe féminin, au moins dans son évolution la plus récente): « Elles vont si vite qu'elles n'avancent pas », il ne l'entendait nullement comme un épigramme. Et c'est un fait que la tournure n'apparaissait pas épigrammatique, mais seulement absconse. Les dames auxquelles il s'adressait, parmi lesquelles l'honorable² Violet Varney, n'y trouvèrent aucun sens et conclurent que Pond, quand il n'était pas raseur, n'était que déroutant.

Toujours est-il qu'effectivement Pond s'adonnait parfois à de longues tirades. De sorte que tout interrupteur glanait le triomphe et la plus haute gloire. En l'occurrence, ces lauriers reviennent légitimement à Mlle Artemis Asa-Smith, de Pentapolis, Pennsylvanie, qui, venue interviewer notre

1. Auteurs anglais du dix-huitième siècle.

2. Titre donné aux enfants de pairs anglais au-dessous du rang de marquis.

homme sur ses vues concernant le mystère de Haggis¹, ne le laissa pas placer un mot.

– Je crois, commença M. Pond assez nerveusement, que votre journal enquête sur ce que certains appellent une exécution privée, et que pour ma part j'appelle un meurtre, mais...

– N'en parlons plus, dit brièvement la jeune dame. Quelle expérience tout simplement merveilleuse pour moi de côtoyer de la sorte tous les secrets de votre gouvernement...

Et elle poursuivit son monologue en style télégraphique, sans permettre à M. Pond de l'interrompre, pensant qu'il n'était que justice de s'interrompre elle-même. Bref, il semblait que son discours n'aboutirait jamais; quant à ses phrases, aucune non plus n'aboutissait jamais.

Nous avons tous entendu parler de ces journalistes américains qui révèlent des secrets de famille, abattent les portes des chambres à coucher, moissonnant des informations comme d'autres cambriolent. Il en existe; mais il en existe d'autres aussi. Il existe, ou il existait, l'auteur s'en souvient, un très grand nombre d'hommes intelligents prêts à discuter de choses intelligentes; et il existait Mlle Asa-Smith. Petite, brune, elle était plutôt jolie et l'aurait été extrêmement si elle n'avait trempé son rouge à lèvres dans des clameurs d'éclipses et de tremblements de terre. Ses ongles, peints de cinq teintes différentes, s'en retrouvaient pareils aux couleurs alignées dans une boîte à peinture d'enfant – dont elle avait l'innocence. Et la loquacité. Ayant pressenti en M. Pond une fibre paternelle, elle lui disait tout. Lui n'avait besoin de lui dire rien. Nulle tragédie cachée de la famille de Pond ne fut dévoilée, nul secret sur les crimes commis dans la chambre à coucher de M. Pond. La conversation, si l'on peut dire, tournait surtout autour de la jeunesse de la demoiselle en Pennsylvanie, de ses premières ambitions, de ses premiers idéaux – deux choses qu'elle semblait croire n'en faire

1. Cf. nouvelle suivante.

qu'une. Elle était féministe et avec Ada P. Tuke s'était élevée contre les clubs, les cafés et l'égoïsme de l'homme. Auteure d'une pièce, elle brûlait justement de la lire à M. Pond.

– Pour revenir à la question de l'exécution privée, fit poliment M. Pond, je suppose que nous avons tous été tentés, en des moments désespérés...

– Eh bien, j'ai justement désespérément envie de vous lire cette pièce, et... vous savez ce que c'est. Voyez-vous, ma pièce est effroyablement *moderne*. Pourtant, même les gens les plus modernes n'ont pas fait exactement cela... je veux dire commencer dans l'eau, puis...

– Commencer dans l'eau? demanda M. Pond.

– Oui, n'est-ce pas trop... oh, vous comprenez. Je pense qu'on vêtira bientôt tous les personnages de costumes de bain... mais ils ne feront qu'entrer côté cour ou jardin, entrer sur le côté, vous savez... et tout le vieux bataclan. Mes personnages entrent par le haut, en plongeant et en faisant des vagues... Eh bien, ça fera des vagues, non? Je veux dire, ça commence comme ça...

Elle se mit à lire à toute allure:

« *Lieu: la mer au large du Lido.*

VOIX DE TOM TOXINE (*venant d'en haut*): Regardez-moi plonger, si...

(*Toxine plonge d'en haut sur la scène en maillot de bain vert feuille.*)

VOIX DE LA DUCHESSE (*venant d'en haut*): Ce sont bien les seules vagues que vous ferez jamais, quel...

(*La duchesse plonge d'en haut en maillot de bain écarlate.*)

TOXINE (*émergeant dans un bafouillis*): Il n'y a de ronds dans l'eau que les ronds...

LA DUCHESSE: Oh, grand-père! »

– Voyez-vous, elle l'appelle grand-père parce que les « ronds » signifient l'argent dans cette très vieille chanson comique... en fait ils sont relativement jeunes, bien sûr, et plutôt... vous savez. Cependant...